

Yann
Perez

Agathe



1.

Mars 1614 — Plaines hautes du Tibet.

Il fait nuit et dans le ciel, la lune haute et pleine diffuse une puissante clarté qui blanchit les steppes. La vaste étendue, nue, se voit parfois parsemée quelques yourtes disposées de manière aléatoire. Non loin de l'un de ces villages de fortune, un petit campement a été dressé à la hâte par un homme vêtu d'une large cape vert foncé. Son teint hâlé se fond dans la nuit et ses yeux noirs, brillants par l'éclat de lune, observent les alentours. Au loin, il perçoit un cri, fin et léger, la parole d'un rapace nocturne volant dans l'immensité du ciel.

Tranquillement, il retourne à sa marmite. L'odeur qui s'en dégage le fait sourire : le festin sera prêt pour l'arrivée des autres. Au sol, il a étendu dès son arrivée, sa grande natte, et posé son manteau confectionné par sa défunte femme. Il sait qu'il la retrouvera ; un jour, dans cet ailleurs. Alors, il préfère réorienter son attention sur l'essentiel : le repas qui chauffe.

*

Le ragoût semble maintenant prêt. Tenzin vient d'ouvrir les yeux, guidé par la divine odeur de ce modeste repas. Au loin, à quelques pas de son visage, il voit sa cape verte, signe d'un temps figé, celui de ses souvenirs. Puis, dans le silence de la plaine, à quelques encablures de là, c'est un pas lest et rapide qu'il perçoit. *Karma, sans nul doute.* Il se lève et soulève le couvercle qui protège le festin. *Le repas a assez mijoté.*

— Tenzin, retentit une voix lointaine perdue dans la nuit.

— Karma, mon vieil ami.

Le marcheur de l'ombre se place alors en pleine lumière. Le regard dur semble peu à peu se radoucir. Il dépose, sans plus de cérémonie, son barda au sol, puis se met en tailleur face au feu. Il étend ses mains burinées et laisse la chaleur l'envahir.

— Quand arrive-t-il ? demande finalement Karma.

— D'ici peu.

— Sais-tu ce que nous avons à faire ?

— Pas exactement, répond tranquillement Tenzin.

Un long nuage passe dans le ciel et cache peu à peu la vaste plaine. Aucun son ne trouble alors la quiétude de l'instant. Puis, aussi soudainement que le disque a disparu, la lune revient. Devant eux se tient leur camarade de voyage, l'instigateur de cette aventure qui frappe à leur porte : Yönten. Ce dernier s'assoit, prenant soin de retirer sa lourde cape marron de ses épaules. Il se met en tailleur et regarde ses deux amis, un petit sourire aux lèvres.

— Comment allez-vous ?

— Bien, répondent-ils.

— Bon. Avez-vous suffisamment dormi ?

— Oui.

— Parfait. Nous allons manger pour partir juste après.

— Pourquoi tant de hâte ?

— Cette mission ne peut souffrir d'un plus long délai.

— Quelle est-elle ? demande alors Karma.

Yonten observe son ami d'enfance. Le tibétain sait qu'il est temps de parler. Pourtant, malgré cette intention, il ne dit rien. Il préfère regarder le feu qui lèche le dessous du plat. Tenzin dispose silencieusement trois bols en bois et les remplit avant de les tendre à chacun. Puis il retourne au sien.

— Karma, nous allons réaliser un grand voyage en direction du couchant, passer montagnes et tempêtes, braver déserts et lacs.

— Yonten, arrête cela. Où nous rendons-nous ?

— Le nom, je n'en ai pas la moindre idée. Mais il ne ressemble en rien à ce que nous connaissons.

— Quelle est notre mission ?

— Sauver le karma d'un homme en devenir.

Yonten plonge sa cuillère de bois dans le bol. Il sait que le chemin risque d'être long et truffé d'embûches. Mais c'est ainsi que sa vie a été tracée : protéger un enfant d'un démon sanguinaire, un homme de puissance qui veut renverser le monde. C'est avec cette vision qu'il vit depuis maintenant un an.

Il observe la flamme et reste silencieux.

2.

3 juillet 1615 — Hennebont.

Lucien Jean Marie, Comte de la Tourelle, observe la tapisserie pendue sur l'imposant mur de la salle principale du château. Son esprit est tenaillé entre l'amour pour son peuple et celui pour son pays. Il repense à ses intenses combats pour la survie de ses amis huguenots. *Il faudra bien un jour se rendre à l'évidence : Dieu, s'il existe, ne nous a pas fait à son image ; mais c'est bien notre apparence qui l'a construit lui.*

Le noble, tout à sa réflexion, observe la place qui l'entoure, passant de droite à gauche, et s'orientant vers la porte qui le sépare de son salon au plancher finement marqueté, et à l'inestimable qualité des broderies qui parsèment les divans. Il marche, repensant à ce glorieux passé, à cette époque pleine de panache.

Il entre dans la pièce, justement éclairée par un puissant feu dans la cheminée. Il aperçoit de dos, son ami Henri Vellec, le père de Morgan. Il se positionne à la droite de celui à qui ce château aurait dû revenir il y a fort longtemps.

— As-tu des nouvelles de mon fils ? demande Henri alors que les huit coups du soir sonnent à l’Eglise Notre Dame de Paradis

— Pas depuis quelques jours, se contente de dire le Comte d’une voix basse.

— Ah...

— En fait... les dernières remontent à son passage à Pontivy.

— Tu es sérieux ?

— Oui.

Le Comte reste muet, sachant que l’instant est douloureux pour son ami. *J’ai connu ça... un jour...* Pourtant, le paysan ne demeure pas immobile dans son esprit. Des questions, par dizaines, fusent, s’accrochant à tout ce qui peut s’accrocher.

Le chagrin sera pour plus tard.

— Que lui as-tu demandé ?

— Que veux-tu dire ?

— Quelle est sa mission ?

— Ni plus, ni moins, que celle dont nous avons discuté le mois dernier.

— Protéger le Roi ?

— Oui.

— Mais il semble qu’il y ait un problème.

— Oui.

— C’est le moins qu’on puisse dire. N’est ce pas ? Mon fils...

— Tu n’y es pas, finit par lancer le Comte. Ce soir-là, on a tenté de tuer Hercule.

— Rohan ?

— Lui-même. Mais grâce à Morgan, il s’en est sorti.

Le paysan, devenu blême, serre les poings.

— Et comment crois-tu que toute cette histoire va se terminer ? finit-il par demander.

— Dieu seul le sait.

— Oh... arrête avec ça.

— Et qu'est-ce que tu attends de moi Henri ?

— Un sauf-conduit.

— Mais encore ?

— Un entretien avec le Roi.

C'est maintenant au tour du Comte de blanchir. De peur. Il fixe son ami.

— Es-tu devenu fou ?

— Non. Je pense que tu ignores de nombreuses choses me concernant.

— Dis-moi.

— Pas avant d'avoir vu notre majesté.

— Tu es dur en affaire, répond le Comte en souriant d'un sourire empreint de lassitude.

— Peut-être.

— À vrai dire, je ne crois pas que je pourrai te faire rencontrer le Roi. En revanche, l'un de ses plus éminents conseillers, sûrement. Il y en a un qui n'est pas très connu, mais qui pourrait avoir une vraie emprise sur notre souverain.

Le Comte part s'asseoir sur un divan.

— Dis-moi Comte, te souviens-tu du colonel René de la Lande ?

— Mmh... Oui... Il avait disparu du jour au lendemain, abandonnant femme et enfants, maîtresse et garnison. Mais pourquoi me parles-tu de lui... tu as eu de ses nouvelles ?

— Oui. En réalité, il s'est exilé en Grèce. Il a, paraît-il, une petite maison et un chien.

— Pourquoi me parles-tu de lui Henri ?

— Parce que le colonel est de retour.

Le Comte se raidit et devient brutalement plus sérieux.

— Où est-il ?

— Il m'a donné rendez-vous dans Paris le 14 juillet prochain.

— Mais et...

— ... mes champs ?

— Oui.

— Maud saura faire, se contente de dire Henri.

Le Comte observe son ami. Il croit percevoir une flamme renaissante dans son regard.

— Lui en as-tu parlé ?

— Non.

Discrètement, on frappe à la porte.

— Entrez !

Un valet apparaît alors.

— Gaël !

— Monsieur, un homme souhaite vous entretenir.

— Qu'il vienne, répond le noble en découvrant Joachim le colporteur derrière son domestique.

— Messire.

— Joachim, bien le bonjour.

— *Guten Tag mein Herr.*

— Quelles sont les nouvelles ?

— Votre protégé a été aperçu non loin de Loudéac, et bien avancé en direction de Rennes.

— Est-ce tout ?

— *Ja.*

— Parfait. Reste dormir, tu pars demain pour Paris.

— Messire, répond le colporteur en s'approchant, Messire, je préférerai Nantes.

— Et pourquoi cela ?

— Il semblerait que quelque chose de grave s'y prépare.

— Entendu, réplique le Comte en exhibant une bourse pleine.

Le marchand s'en empare et s'éclipse.

— Tu as confiance en ce prussien ? finit par demander Henri.

— Oui. Il est un homme d'une grande morale.

— Parfait alors. Je te propose de partir demain dans la matinée.

— Comme tu veux. Mais tu ne m'as pas dit beaucoup de choses sur ce fameux colonel.

— Tu n'as pas besoin d'en apprendre plus pour le moment.

— Entendu. Je suppose que tu comptes y aller ?

— Oui.

— Je te fais raccompagner alors.

Les deux hommes se serrent la main et se séparent.

Pendant qu'une troupe part au galop, le Comte fixe la porte close.

3.

Dans la nuit du 3 au 4 juillet 1615 — non loin de Saintes, sur la route de Nantes.

La lune est claire, l'air doux. Dans le ciel, nulle trace de mauvais esprit, tout se trouve déjà sur terre. Devant le bois, des champs. Des vignes à perte de vue. Des cerfs et des renards circulant dans le secret de l'obscurité. Et même quelques loups, se protégeant de la présence humaine ; car, là, s'élèvent des fumées, beaucoup de fumées, inondant l'atmosphère. Là se trouve le campement des hommes de l'Autre Monde, des individus si secrets que même leur présence sur le sol est inconnu du reste de l'humanité.

L'armée de l'Autre Monde...

L'arme ultime d'un Comte devenu fou, d'un noble aveuglé par ce qu'il a déterminé de son propre chef comme étant son avenir. Mais quel avenir ? De cela, le Maître des Ombres n'en parle jamais. Il a pourtant un plan, une évolution très détaillée. Mais son culte pour le secret et les compartiments bien dessinés l'empêche d'en dire davantage.

Cette armée, silencieuse et discrète, se restaure. Les visages, cachés par l'ombre, sont marqués par le sceau d'une certaine fatigue. Plus d'une journée à marcher d'un bon pas, et ceci sous la houlette d'un Commandant de l'armée venue de la lointaine Russie et ses hommes, de fiers cosaques, plus habitués à détrousser les voyageurs égarés sur les steppes, que de surveiller un convoi de quatre-vingts soldats de cet Autre monde. Ils restent là, dans le silence d'une nuit d'été, à songer à des lendemains qui pourraient, à leur tour, chanter.

Le Commandant russe se lève, suivi de ses Cosaques. Un peu plus loin, cinq soldats d'élite du Maître des Ombres font leur apparition. Ils s'arrêtent devant le militaire slave.

— Lieutenant Lachot.

— Commandant Idarkine. Pouvez-vous me dire dans combien de temps votre unité sera prête pour le départ ?

— Ne pensez-vous point, cher Lieutenant, que quelques heures de repos ne seraient pas méritées ? Ces quelque cent cinquante kilomètres sont un sacré pas.

— Peut-être avez-vous raison commandant. Mais je dois respecter le temps qui m'a été imposé par mon supérieur.

— En effet, je veux bien vous croire.

Les deux hommes se regardent, puis le Lieutenant se retourne.

— Je préviens le Comte d'une possible arrivée dans deux jours.

— Bien. En ce cas, nous partirons dans trois heures.

Et telle une réponse, une cloche lointaine sonne une fois.

À quelques centaines de mètres, cachés derrière un bosquet, deux hommes observent la troupe. Chacun a le regard vissé derrière une lunette. Ils se taisent. Ils ne peuvent approcher plus, risquant grandement de se faire repérer. Mais ils savent que cette troupe est bien celle qu'ils poursuivent. Ils se retournent.

— Tu penses que c'est eux Martin ?

— Oui Léon. Ils l'ont laissé se vider de son sang sur le quai. C'est bien ça.

— Et où vont-ils ?

— Je n'en sais rien, pas même qui ils sont.

— Il va donc nous falloir les suivre.

Ils restent quelques instants dans le silence le plus complet.

— Martin ?

— Oui ?

— Je fais le premier quart.

— D'accord. Dans ce cas, je règle le second.

Martin se retourne et s'endort. Son camarade, à l'abri des regards, noircit quelques lignes sur un carnet, puis se remet à observer les alentours.